

## Hauteuil D'Artiste'f g'O cyj lgw'DQTF GTIG

- Qu'est-ce que tu dirais si je te disais que j'ai envie d'un millefeuille aux fraises ?
- Je dirais que t'es un grand malade !

Les gouttes de pluie me dégouлинаient sur le visage et je commençais à m'en vouloir d'avoir oublié ce putain de parapluie. Ils étaient tous là : perchistes, directeurs de prod, scénaristes réalisateurs. Tous ces hypocrites venus rendre un dernier hommage au grand Brad Orland. Toutes ces larmes de crocodiles qu'ils s'acharnaient à éponger de leurs jolis mouchoirs blancs, ça me faisait gerber. Dix jours que l'on avait retrouvé le corps calciné d'Orland, dans la carcasse d'une mustang 66 au coin de Gatlin et Kennedy Avenue. Quel gâchis. Le type était tellement carbonisé, qu'il avait fallu lui desceller les quelques dents qui restaient, à l'aide d'une pince à épiler pour pouvoir l'identifier. Enfin, c'est ce que la presse d'Orlando laissait entendre du rapport des enquêteurs. Brad Orland qui avait successivement survécu dans ses films à deux raz de marée, trois tentatives d'assassinat, une pendaison et une bonne demi-douzaine de belles mères, avait fondu tel un marshmallow sur un feu de camp.

- Dis, tu le connais le type avec le panama sur le crane là-bas ?
- Lequel ? Celui qu'a du mal à respirer tellement les deux blondes le serrent de près ?
- Non l'autre, celui qui est derrière le vieux dans son fauteuil roulant, avec la cravate rayée.
- Ouai, je crois bien que c'est Bill Hurley, un des producteurs de chez *Paramount*. Un salopard de première, il paraît qu'il détestait Orland.

Bientôt dix ans que j'étais caméraman pour le cinéma. Dix longues années à capter les visages tordus de tous ces hommes et toutes ces femmes qui venaient se pavaner devant mon objectif. Il y a des fois où j'aurais aimé qu'il y ait un flingue à l'intérieur, pour tous les dégommer un par un. Pour qu'un instant, ils arrêtent leur course folle contre le temps. Pour qu'enfin s'arrête

leur propre existence, eux qui ne vivaient qu'à travers des rôles que l'on inventait pour faire briller leurs égos. J'en ai vu défiler de ces stars, pour qui rien ne comptait plus que la lumière qui pourrait mettre en valeur leurs si beaux visages. Que d'humilier la pauvre maquilleuse qui avait eu le malheur de ruiner l'intensité de leur regard, en allongeant d'un dixième de millimètre le trait d'eye liner. J'ai vu des acteurs d'Hollywood refuser de lever leur cul fraîchement liposucé de leur siège, tant qu'on ne leur aurait pas apporté une tasse de *bai cha* ultra bio, dont les feuilles auraient poussé au fin fond d'un petit village chinois. Des artistes mon cul ! Des gens qui n'ont pas plus d'humilité qu'un sanglier en rut. Un jour, je l'ai rencontré. Orland, Brad Orland. Un mètre quatre-vingt-deux, longiligne, deux jolis yeux verts émeraude que toisait une épaisse crinière blonde. Une carrière incroyable. Inspecteur Lewys, le rôle qui lui avait ouvert les portes de la gloire. Sa réussite attisait les jalousies dans le milieu. Qu'un type comme lui, parti de rien, atteigne les sommets en si peu de temps en restant humble, gentil, aimé de tous, ça frisait l'indécence. Quand on l'a retrouvé mort au fond de cette ruelle, les soupçons sont allés bon train. Est-ce qu'il était la victime d'un crime crapuleux maquillé en accident ? Est-ce qu'il était sous l'emprise de je ne sais quelle drogue au moment de sa mort ? Personne ne le saurait probablement jamais. Les chairs avaient tellement fondu sous l'effet de la chaleur, que les toubibs avaient fini par conclure à un arrêt cardiaque. Brad Orland se tenant la poitrine alors que la Mustang, devenue incontrôlable, allait s'encastrier violemment dans un mur de briques. Diane Rapling, avec son mascara lui coulant en larmes noires sur les joues, tenant une rose blanche à la main en s'approchant du trou creusé pour accueillir celui qui avait été son amant. Cette vermine, qui s'affichait il y a quelques jours encore sur une plage d'Hawaï en belle compagnie. Quelle salope, dis-je probablement un peu plus fort que je ne l'avais imaginé. Je sentis mes yeux brûler alors que le cortège s'avançait lentement vers la tombe, ça serait bientôt mon tour de faire mes adieux à cet être formidable. Je sentis Karl m'aiguillonner d'un coup de coude dans les côtes pour me faire avancer. D'un geste lent, je laissais tomber sur le cercueil de bois sombre mon dernier

message à celui qui avait tant compté pour moi. Deux fleurs d'hibiscus, accrochées par cet anneau que je n'avais jamais osé lui offrir de son vivant. Karl m'attrapa par le bras au moment où un vertige me fit vaciller. J'éclatais d'un dernier sanglot et me laissais porter jusqu'à la Chevrolet noire, qui nous attendait à quelques centaines de mètres de là. La circulation était dense à cette heure de la journée, alors que nous descendions Semoran boulevard en direction du centre-ville. Karl avait proposé de me raccompagner jusqu'à chez moi. Les feux des voitures défilaient derrière la vitre sur laquelle la pluie tombait en gouttes épaisses. Je repensai à tous ceux que j'avais vus à l'enterrement de Brad aujourd'hui. Tous ces gens qui ont sans doute rendu notre amour impossible. Lui, le héros, la star d'Hollywood, un homme, un vrai, qui ne pouvait coucher qu'avec les plus belles femmes de la planète. Ils l'auraient tous conspué s'ils avaient su que je l'aimais. La voiture s'arrêta le long du trottoir sans que je n'aie de souvenir du trajet depuis le cimetière. Karl me jeta un regard triste, me passa la main derrière la nuque où il exerça une petite pression de ses doigts puissants, avant que je ne quitte l'habitacle. Cinquième étage, deuxième pallier, première porte. J'ouvris la porte de mon appartement et sentis mon chat Donald qui venait quémander son repas, en se frottant contre mes mollets. J'ouvris une boîte de thon que je versais à l'animal impatient. Je fis chauffer un bol de lait. Trois mesures de cacao, deux morceaux de sucre. Sa recette favorite. Je mélangeais délicatement le liquide brûlant et y plongeais une paille bicolore au moment où j'entendis un gémissement derrière la porte de la buanderie. J'arrive mon amour, soit patient. J'ouvris la porte qui me séparait de l'être qui faisait battre mon cœur. Il était là, nu comme un vers, fermement attaché par des lanières de cuir, sur le fauteuil de dentiste que j'avais récupéré dans une brocante. Les plaies du visage commençaient à cicatriser, les ecchymoses changeaient de couleur et bientôt les gencives, délestées des dents que j'avais eu tant de mal à arracher allaient dégonfler à leur tour. Tout le monde était là pour te dire au revoir aujourd'hui.

Je suis là, Brad mon amour. N'aie pas peur, jamais plus nous ne serons séparés.